

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

HORACE

CORNEILLE

Tragédie — 1640

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CAMILLE	38 répliques
LE VIEIL HORACE	30 répliques
SABINE	28 répliques
CURIACE	25 répliques
JULIE	24 répliques
HORACE	23 répliques
VALÈRE	14 répliques
TULLE	5 répliques
FLAVIAN	5 répliques
PROCULE	2 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	19
ACTE III	36
ACTE IV	51
ACTE V	67

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Sabine, Julie.

SABINE

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur,
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur ;
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages,
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu 5
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon coeur ne peut rien sur mes larmes,
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins règne encore sur mes yeux. 10
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme :
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer, pour le sexe assez de fermeté.

JULIE

C'en est peut-être assez pour une âme commune, 15
Qui du moindre péril se fait une infortune ;
Mais de cette faiblesse un grand coeur est honteux,

Il ose espérer tout dans un succès douteux.
 Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles,
 Mais Rome ignore encore comme on perd des batailles. 20
 Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir,
 Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE

Je suis romaine, hélas ! Puisque mon époux l'est ; 25
 L'Hymen me fait de Rome embrasser l'intérêt,
 Mais il tiendrait mon âme en esclave enchaînée
 S'il m'ôtait le penser des lieux où je suis née.
 Albe où j'ai commencé de respirer le jour,
 Albe mon cher pays et mon premier amour, 30
 Quand entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte.
 Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr :
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre, 35
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
 Puis-je former des vœux, et sans impiété
 Importuner le Ciel pour ta félicité ?
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,
 Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ; 40
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
 Ne le borneront pas chez les peuples Latins,
 Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur 45
 Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.

Va jusqu'en l'orient pousser tes bataillons,
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons, 50
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule ;
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
 Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois :
 Albe est ton origine : arrête, et considère 55
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants,
 Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants ;
 Et se laissant ravir à l'amour maternelle,
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle. 60

JULIE

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
 Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence,
 Que si dedans nos murs vous aviez pris naissance.
 J'admiraïs la vertu qui réduisait en vous 65
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux,
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
 Trop faibles pour jeter un des partis à bas, 70
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;
 Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires 75
 Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
 Soudain pour l'étouffer rappelant ma raison,

J'ai pleuré quand la gloire entra dans leur maison.
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
 Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe, 80
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus
 Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
 J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
 Si je pouvais encore être toute Romaine,
 Et si je demandais votre triomphe aux Dieux, 85
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,
 Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome,
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
 Et serai du parti qu'affligera le sort. 90
 Égale à tous les deux jusques à la victoire,
 Je prendrai part aux maux, sans en prendre à la gloire ;
 Et garde, en attendant ses funes rigueurs,
 Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses 95
 En des esprits divers des passions diverses,
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
 Son frère est votre époux, le vôtre est son amant,
 Mais elle voit d'un oeil bien différent du vôtre,
 Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre. 100
 Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
 Le sien irrésolu, tremblotant, incertain,
 De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
 De tous les deux partis détestait l'avantage,
 Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs, 105
 Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
 Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée,
 Et qu'enfin la bataille allait être donnée,

Une soudaine joie éclatant sur son front.

SABINE

Ah ! Que je crains, Julie, un changement si prompt ! 110
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère,
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère,
Son esprit ébranlé par les objets présents
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle, 115
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle,
Je forme des soupçons d'un sujet trop léger,
Le jour d'une bataille est mal propre à changer,
D'un nouveau trait alors peu d'âmes sont blessées,
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées : 120
Mais on n'a pas aussi de si gais entretiens,
Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures,
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures,
C'est assez de constance en un si grand danger 125
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger,
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler :
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer. 130
Je vous laisse. Ma soeur, entretenez Julie,
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon coeur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCÈNE II

Camille, Julie.

CAMILLE

Pourquoi fuir, et vouloir que je vous entretienne ? 135
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que plus insensible à de si grands malheurs
À mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée, 140
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son pays, ou détruire le mien :
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine
Ou digne de mes pleurs, ou digne de ma haine.
Hélas ! 145

JULIE

Elle est pourtant plus à plaindre que vous ;
On peut changer d'amant ; mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valère,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis 150
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes :
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter. 155

JULIE

Quoi ! Vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE

Quoi ! Le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE

Envers un ennemi qui nous peut obliger ?

CAMILLE

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE

Vous déguisez en vain une chose trop claire,
Je vous vis encore hier entretenir Valère,
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

160

CAMILLE

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage,
De mon contentement un autre était l'objet.
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet,
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.
Quelques cinq ou six mois après que de sa soeur
L'hyménée est rendu mon frère possesseur
(Vous le savez Julie) il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois,

165

170

Unissant nos maisons, il désunit nos Rois, 175
 Un même instant conclut notre hymen, et la guerre,
 Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
 Nous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis,
 Et nous faisant amants il nous fit ennemis.
 Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes, 180
 Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes,
 Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux,
 Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux :
 Vous avez vu depuis les troubles de mon âme,
 Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme, 185
 Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
 Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
 Enfin mon désespoir parmi ces longs obstacles
 M'a fait avoir recours à la voix des Oracles,
 Écoutez si celui qui me fut hier rendu 190
 Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
 Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années
 Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
 Me promet par ces vers la fin de mes travaux : 195
 « Albe et Rome demain prendront une autre face ;
 Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
 Et tu seras unie avec ton Curiace,
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
 Je pris sur cet oracle une entière assurance, 200
 Et comme le succès passait mon espérance
 J'abandonnai mon âme à des ravissements
 Qui passaient les transports des plus heureux amants,
 Jugez de leur excès. Je rencontrai Valère,
 Et contre sa coutume il ne put me déplaire, 205
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui,
 Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui,
 Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace,

Tout ce que je voyais me semblait Curiace,
 Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux, 210
 Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
 Le combat général aujourd'hui se hasarde,
 J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde,
 Mon esprit rejetait ces funestes objets
 Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix. 215
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes,
 Mille songes affreux, mille images sanglantes,
 Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur
 M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
 J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite, 220
 Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite,
 Ils s'effaçaient l'un l'autre, et chaque illusion
 Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite, 225
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits
 Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remède !
 Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous, 230
 Cher amour, n'attends plus d'être un jour mon époux,

Mon coeur (quelque grand feu qui pour toi le consomme)
Ni veut ni le vainqueur, ni l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?
Est-ce toi Curiace ? En croirai-je mes yeux ?

235

SCÈNE III

Curiace, Camille, Julie.

CURIACE

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome :
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire,
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

240

CAMILLE

Curiace, il suffit, je devine le reste,
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton coeur, tout à moi, pour ne me perdre pas
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme s'il veut de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer,
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer,
Et [si] tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon père, et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?

245

250

255

Ne préfère-t-il point l'État à sa famille ?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

CURIACE

Il m'a vu comme gendre avec une tendresse 260
Qui témoignait assez une entière allégresse,
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encore mon honneur en adorant Camille ; 265
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle,
Je soupirais pour vous en combattant pour elle ;
Et s'il fallait encore que l'on en vînt aux coups 270
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée
Si la guerre durait je serais dans l'armée :
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès. 275

CAMILLE

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE

L'aurait-on jamais cru ? Déjà les deux armées 280
 D'une égale chaleur au combat animées
 Se menaçaient des yeux, et marchant fièrement
 N'attendaient, pour donner que le commandement,
 Quand notre dictateur devant les rangs s'avance
 Demande à votre prince un moment de silence, 285
 Et l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
 Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?
 Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes,
 Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
 Et l'hymen nous a joints par tant et tant de noeuds, 290
 Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
 Nous ne sommes qu'un sang, et qu'un peuple en deux villes,
 Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles
 Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
 Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ? 295
 Nos ennemis communs attendent avec joie
 Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
 Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais pour tout fruit,
 Dénué d'un secours par lui-même détruit.
 Ils ont assez longtemps joui de nos divorces, 300
 Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
 Et noyons dans l'oubli ces petits différends
 Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
 Que si l'ambition de commander aux autres
 Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres, 305
 Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
 Elle nous unira, loin de nous diviser.
 Nommons des combattants pour la cause commune,
 Que chaque peuple aux siens attache sa fortune,
 Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort, 310
 Que le parti plus faible obéisse au plus fort :

Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
 Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
 Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
 Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur. 315
 Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
 À ces mots il se tait, d'aise chacun soupire,
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi
 Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami,
 Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides 320
 Volaient sans y penser à tant de parricides,
 Et font paraître un front couvert tout à la fois
 D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
 Sous ces conditions est aussitôt jurée : 325
 Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choisir
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir,
 Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE

Ô dieux, que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE

Dans deux heures au plus, par un commun accord 330
 Le sort de nos guerriers réglera notre sort,
 Cependant tout est libre attendant qu'on les nomme,
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome,
 D'un et d'autre côté l'accès étant permis
 Chacun va renouer avec ses vieux amis. 335
 Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères,
 Et mes désirs ont eu des succès si prospères,
 Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ? 340

CAMILLE

Le devoir d'une fille est en l'obéissance.

CURIACE

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encore la fin de nos misères.

345

JULIE

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE II

SCÈNE PREMIERE

Horace, Curiace.

CURIACE

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime,
Cette superbe ville en vos frères et vous 350
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,
Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres :
Nous croirons, à la voir toute entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains : 355
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire,
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait à bon titre immortaliser trois,
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme 360
M'ont fait placer ma soeur et choisir une femme,
Ce que je vous dois être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis ;
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte ; 365
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur,

Puisque vous combattez, sa perte est assurée,
 En vous faisant nommer le destin l'a jurée.
 Je vois trop dans ce choix ses funestes projets
 Et me compte déjà pour un de vos sujets.

370

HORACE

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome
 Vu ceux qu'elle rejette et les trois qu'elle nomme,
 C'est un aveuglement pour elle bien fatal
 D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
 Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
 Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle ;
 Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
 La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
 Mon esprit en conçoit une mâle assurance,
 J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance,
 Et du sort envieux quels que soient les projets
 Je ne me compte point pour un de vos sujets.
 Rome a trop cru de moi, mais mon âme ravie
 Remplira son attente ou quittera la vie.
 Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement,
 Ce noble désespoir périt malaisément.
 Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette
 Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

375

380

385

CURIACE

Hélas ! C'est bien ici que je dois être plaint !
 Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
 Dures extrémités, de voir Albe asservie,
 Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
 Et que l'unique bien où tendent ses désirs
 S'achète seulement par vos derniers soupirs !
 Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?

390

395

De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE

Quoi ! Vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un coeur généreux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je le recevrais en bénissant mon sort
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

400

CURIACE

À vos amis pourtant permettez de le craindre,
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre,
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux,
Il vous fait immortel et les rend malheureux,
On perd tout quand on perd un ami si fidèle ;
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle,
Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

405

410

SCÈNE II

Horace, Curiace, Flavian.

FLAVIAN

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN

Vos deux frères et vous.

CURIACE

Qui ?

FLAVIAN

Vous et vos deux frères.

415

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères,
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE

Non, mais il me surprend,
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

420

CURIACE

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

425

FLAVIAN

Contre eux ! Ah, c'est beaucoup me dire en peu de mots !

CURIACE

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III

Horace, Curiace.

CURIACE

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre,
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort 430
Préparent contre nous un général effort,
Je mets à faire pis en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux. 435

HORACE

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière,
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur,
Comme il ne nous prend pas pour des âmes peu communes, 440
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire, 445
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,

S'attacher au combat contre un autre soi-même,
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur 450
 Le frère d'une femme et l'amant d'une soeur,
 Et rompant tous ces noeuds s'armer pour la patrie
 Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
 Une telle vertu n'appartenait qu'à nous,
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux, 455
 Et peu d'hommes au coeur l'ont assez imprimée
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr,
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir,
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare : 460
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare,
 Peu, même des grands coeurs, tireraient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.
 À quelque prix qu'on mette une telle fumée
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée. 465
 Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir,
 Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,
 Et puisque par ce choix Albe montre en effet 470
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome,
 J'ai le coeur aussi bon, mais enfin je suis homme.
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc, 475
 Près d'épouser la soeur qu'il faut tuer le frère,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire ;
 Encore qu'à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon coeur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;

J'ai pitié de moi-même, et jette un oeil d'envie 480
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler,
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte,
 Et si Rome demande une vertu plus haute 485
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encore quelque chose d'humain.

HORACE

Si vous n'êtes romain, soyez digne de l'être,
 Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
 La solide vertu dont je fais vanité 490
 N'admet point de faiblesse avec sa fermeté,
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
 Que dès le premier pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand ; il est au plus haut point
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point : 495
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie,
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments,
 Qui près de le servir considère autre chose 500
 À faire ce qu'il doit lâchement se dispose,
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien,
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien,
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la soeur, je combattrai le frère. 505
 Et pour trancher enfin ces discours superflus
 Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;

Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue,
Comme notre malheur elle est au plus haut point,
Souffrez que je l'admire, et ne l'inite point.

510

HORACE

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte,
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte ;
En toute liberté goûtez un bien si doux,
Voici venir ma soeur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
À se ressouvenir qu'elle est toujours ma femme,
À vous aimer encore, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains

515

SCÈNE IV

Horace, Curiace, Camille.

HORACE

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma soeur ?

520

CAMILLE

Hélas ! Mon sort a bien changé de face.

HORACE

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma soeur,
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,

525

Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous ;
 Comme si je vivais achevez l'hyménée ;
 Mais si ce fer aussi tranche sa destinée 530
 Faites à ma victoire un pareil traitement,
 Ne me reprochez point la mort de votre amant,
 Vos larmes vont couler, et votre coeur se presse,
 Consommez avec lui toute cette faiblesse,
 Querellez Ciel et Terre, et maudissez le sort, 535
 Mais après le combat ne pensez plus aux mort.
 Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
 Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V

Curiace, Camille.

CAMILLE

Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur
 Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ? 540

CURIACE

Hélas ! Je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
 Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
 Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,
 Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
 Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ; 545
 Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
 Elle se prend au ciel, et l'ose quereller,
 Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE

Non, je te connais mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie, 550
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits,
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre,
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien, 555
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu, 560
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie ?
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte, 565
Et vivrai sans reproche, ou finirai sans honte.

CAMILLE

Quoi ! Tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE

Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

CAMILLE

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,

Ta soeur de son mari !

570

CURIACE

Telle est notre misère,
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de soeur.

CAMILLE

Viendras-tu point encore me présenter sa tête
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

575

CURIACE

Il n'y faut plus penser, en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir c'est tout ce que je puis.
Vous pleurez, ma chère âme.

CAMILLE

Il faut bien que je pleure :
Mon insensible amant ordonne que je meure,
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau,
Ce coeur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

580

CURIACE

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours,
Et qu'un bel oeil est fort avec un tel secours !
Que mon coeur s'attendrit à cette triste vue !
Ma constance contre elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avecque vos douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;

585

590

Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place :
 Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.
 Faible d'avoir déjà combattu l'amitié,
 Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié ?
 Allez, ne m'aimez plus, [ne] versez plus de larmes, 595
 Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes,
 Je me défendrai mieux contre votre courroux,
 Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous,
 Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
 Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage ? 600
 Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !
 En faut-il plus encore ? Je renonce à ma foi.
 Rigoureuse vertu dont je suis la victime
 Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux 605
 Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux
 Oui, je te chérirai tout ingrat et perfide,
 Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
 Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
 Je te préparerais des lauriers de ma main, 610
 Je t'encouragerais, au lieu de te distraire,
 Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.
 Hélas ! J'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui
 J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
 Il revient, quel malheur, si l'amour de sa femme 615
 Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme.

SCÈNE VI

Horace, Curiace, Sabine, Camille.

CURIACE

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon coeur
Est-ce peu de Camille ? Y joignez-vous ma soeur ?
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage
L'amenez-vous ici chercher même avantage.

620

SABINE

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu,
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands coeurs se fâche ;
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous
Je le désavouerais pour frère ou pour époux.
Pourrais-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
À l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes ;
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes,
Du saint noeud qui vous joint je suis le seul lien,
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien,
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne,
Et puisque votre honneur veut des effets de haine
Achetez par ma mort le droit de vous haïr,
Albe le veut et Rome, il faut leur obéir,
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge,
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur ;
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa soeur.

625

630

635

640

Mais quoi ? Vous souilleriez une gloire si belle
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle,
 Le zèle du pays vous défend de tels soins, 645
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins,
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère :
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
 Commencez par sa soeur à répandre son sang,
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc, 650
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères patries,
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
 Quoi ? Me réservez-vous à voir une victoire 655
 Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
 Fumer encore d'un sang que j'aurai tant chéri :
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme ?
 Satisfaire aux devoirs et de soeur et de femme ? 660
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
 Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu,
 Ma mort le préviendra de qui que je l'obtienne,
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc qui vous retient ? Allez, coeurs inhumains, 665
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains,
 Vous ne les aurez point au combat occupées,
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées,
 Et malgré vos refus il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusque à vous. 670

HORACE

Ô ma femme !

CURIACE

Ô ma soeur !

CAMILLE

Courage ils s'amollissent.

SABINE

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands coeurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

675

HORACE

Que t'ai-je fait, Sabine, et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, et pourquoi viens-tu
Avecque tout ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point,
Aime assez ton mari pour n'en triompher point,
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse,
La dispute déjà m'en est assez honteuse,
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

680

685

SABINE

Va, cesse de me craindre : on vient à ton secours.

SCÈNE VII

Le Vieil Horace, Horace, Curiace.

LE VIEIL HORACE

Qu'est-ce-ci, mes enfants ? Écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encore le temps avec des femmes ? 690
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse.
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups. 695

SABINE

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;
Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du coeur. 700
Allons, ma soeur, allons, ne perdons plus de larmes :
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII

Le Vieil Horace, Horace, Curiace.

HORACE

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent, 705
Et de grâce empêchez surtout qu'elles ne sortent,
Leur amour importun viendrait avec éclat

Par des cris et des pleurs troubler notre combat,
Et ce qu'elles nous ont fait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice,
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

710

LE VIEIL HORACE

J'en aurai soin, allez, vos frères vous attendent,
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE

Quel adieu vous dirai-je, et par quels compliments...

715

LE VIEIL HORACE

Ah ! N'attendrissez point ici mes sentiments,
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon coeur ne forme point de pensées assez fermes,
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux,
Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux.

720

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

SABINE

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces :
Soyons femme d'Horace, ou soeur des Curiaces,
Cessons de partager nos inutiles soins ;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las ! Quel parti prendre en un sort si contraire ! 725
Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère ?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres,
Soyons femme de l'un ensemble et soeur des autres, 730
Regardons leur honneur comme un souverain bien,
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle ;
N'appelons point alors les destins inhumains, 735
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains,
Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire,
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang, 740
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille,
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,

Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
 Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens :
 Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie, 745
 J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
 Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
 Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
 Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
 Vain effort de mon âme, impuissante lumière 750
 De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
 Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !
 Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
 Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
 Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté 755
 Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
 Tu charmais trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche,
 Je sens mon triste coeur percé de tous les coups
 Qui m'ôtent maintenant un frère, ou mon époux. 760
 Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
 Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
 Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
 Que pour considérer aux dépens de quel sang,
 La maison des vaincus touche seule mon âme, 765
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
 C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !
 Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée ! 770
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés.
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?

SCÈNE II

Sabine, Julie.

SABINE

En est-ce fait, Julie, et que m'apportez-vous ? 775
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?
Ou le triste succès de leurs armes impies
De tous les combattants a fait autant d'hosties,
Et m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient m'a condamnée aux pleurs ? 780

JULIE

Quoi, ce qui s'est passé vous l'ignorez encore ?

SABINE

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes, 785
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et par les désespoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle,
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle, 790
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer
On a dans les deux camps entendu murmurer :
À voir de tels amis, des personnes si proches
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur, 795

L'autre d'un si grand zèle admire la fureur,
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.
Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix, 800
Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE

Que je vous dois d'encens, Grands Dieux qui m'exaucez !

JULIE

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre, 805
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir,
La gloire de ce choix leur est si précieuse
Et charme tellement leur âme ambitieuse, 810
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux,
Le trouble des deux camps souille leur renommée,
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui les ont séparés 815
Que quitter les honneurs qui leur sont déferés.

SABINE

Quoi ? Dans leur dureté ces coeurs de fers s'obstinent !

JULIE

Ils le font, mais d'ailleurs les deux camps se mutinent :

Et leurs cris des deux parts poussés en même temps,
 Demandent la bataille, ou d'autres combattants. 820
 La présence des chefs à peine est respectée,
 Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée,
 Le roi même s'étonne, et pour dernier effort,
 « Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
 Consultons des grands Dieux la majesté sacrée 825
 Et voyons si ce change à leurs bontés agréée ;
 Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
 Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? »
 Il se tait, et ces mots semblent être des charmes,
 Même aux six combattants ils arrachent les armes, 830
 Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux
 Tout aveugle qu'il est respecte encore les Dieux.
 Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle,
 Et soit par déférence, ou par un prompt scrupule
 Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi, 835
 Comme si toutes deux le connaissaient pour roi.
 Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE

Les Dieux n'avoueront point un combat plein de crimes,
 J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
 Et je commence à voir ce que j'ai désiré. 840

SCÈNE III

Sabine, Camille, Julie.

SABINE

Ma soeur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui,
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes, 845
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE

Disons plutôt, ma soeur, qu'en vain on les consulte, 850
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix,
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'âme des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité 855
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles,
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu. 860

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre,

Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance, 865
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas,
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et lorsqu'elle descend son refus la renvoie. 870

CAMILLE

Le Ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce,
Adieu, je vais savoir comme enfin tout se passe,
Modérez vos frayeurs, j'espère à mon retour 875
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE

Comme vous je l'espère.

CAMILLE

Et je n'ose y songer. 880

JULIE

L'effet vous fera voir qui sait mieux en juger.

SCÈNE IV

Sabine, Camille.

SABINE

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme,
Je ne puis approuver tant de trouble en notre âme,
Que feriez-vous, ma soeur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois, 885
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales ?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens,
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre oeil que les siens,
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge 890
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous,
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux,
L'hymen qui nous attache en une autre famille,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille, 895
On ne compare point des noeuds si différents,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
Mais si près d'un hymen l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux et non pas moins qu'un frère,
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus, 900
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma soeur, du moins vous avez dans vos plaintes,

Où porter vos souhaits et terminer vos craintes,
 Mais si le Ciel s'obstine à nous persécuter,
 Pour moi j'ai tout à craindre et rien à souhaiter.

905

SABINE

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
 C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
 Quoique ce soient, ma soeur, des noeuds bien différents,
 C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
 L'hymen n'efface point ces profonds caractères,
 Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères,
 La nature en tout temps garde ses premiers droits,
 Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix,
 Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes,
 Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes :
 Mais l'amant qui vous charme, et pour qui vous brûlez
 Ne vous est après tout que ce que vous voulez,
 Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
 Le peuvent mettre hors de votre fantaisie,
 Ce qu'elles font souvent faites le par raison,
 Et laissez votre sang hors de comparaison,
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires
 À ceux que la naissance a rendus nécessaires.
 Si donc le Ciel s'obstine à nous persécuter,
 Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter,
 Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes,
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

910

915

920

925

CAMILLE

Je le vois bien, ma soeur, vous n'aimâtes jamais,
 Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits :
 On peut lui résister quand il commence à naître,
 Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,

930

Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi
 A fait de ce tyran un légitime Roi.
 Il entre avec douceur, mais il règne par force,
 Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
 Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut ;
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

935

SCÈNE V

Le Vieil Horace, Sabine, Camille.

LE VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
 Mes filles, mais en vain je voudrais vous celer
 Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler.
 Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

940

SABINE

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent,
 Et je m'imaginais dans la divinité
 Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
 Ne nous consolez point, la raison importune
 Quand elle ose combattre une telle infortune.
 Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
 Qui peut vouloir mourir, peut braver les malheurs.
 Nous pourrions aisément faire en votre présence
 De notre désespoir une fausse constance,
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
 La vouloir contraire, c'est une lâcheté ;
 L'usage d'un tel art nous le laissons aux hommes,
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

945

950

955

Nous ne demandons point qu'un courage si fort
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort ;
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes,
 Enfin pour toute grâce en de tels déplaisirs, 960
 Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
 Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
 Et céderais peut-être à de si rudes coups,
 Si je prenais ici même intérêt que vous. 965
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
 Tous trois me sont encor des personnes bien chères,
 Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang
 Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.
 Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente 970
 Sabine comme soeur, Camille comme amante,
 Je puis les regarder comme nos ennemis,
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
 Ils sont, grâce aux Dieux, dignes de leur patrie,
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie, 975
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
 Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendrée,
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement 980
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
 Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres,
 Si le Ciel pitoyable eût écouté ma voix
 Albe serait réduite à faire un autre choix, 985
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,

Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en dispose, 990
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose,
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines, 995
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encore :
Un si glorieux titre est un digne trésor,
Un jour, un jour viendra que par toute la terre,
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que tout l'Univers tremblant dessous ses lois, 1000
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois ;
Les dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI

Le Vieil Horace, Sabine, Camille, Julie.

LE VIEIL HORACE

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets,
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits, 1005
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

Ô d'un triste combat effet vraiment funeste !

Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie,
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie,
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

1010

JULIE

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères,
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

1015

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite ?

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE

Ô mes frères !

1020

LE VIEIL HORACE

Tout beau, ne les pleurez pas tous,
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte.
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son Prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.

1025

Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front,
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

1030

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette,
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie,
Chaque instant de sa vie après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère
Contre un indigne fils usant des droits d'un père
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant désaveu d'une telle action.

1035

1040

1045

SABINE

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE

Sabine, votre coeur se console aisément,
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.

1050

Vous n'avez point encore de part à nos misères,
Le Ciel vous a sauvé votre époux et vos frères,
Si nous sommes sujets c'est de votre pays,
Vous frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis. 1055
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte :
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux,
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses, 1060
J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux ! Verrons-nous toujours des malheurs de la sorte, 1065
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents ?

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Le Vieil Horace, Camille.

LE VIEIL HORACE

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme,
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux
Il n'a rien fait encore s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

1070

CAMILLE

Ah ! Mon père, prenez un plus doux sentiment,
Vous verrez Rome même en user autrement,
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

1075

LE VIEIL HORACE

Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable,
C'est sans en triompher que le nombre l'accable,

1080

Et sa mâle vigueur toujours en même point
Succombe sous la force et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II

Le Vieil Horace, Valère, Camille.

VALÈRE

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

1085

LE VIEIL HORACE

N'en prenez aucun soin,
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin,
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie ;
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur,
Il me suffit.

1090

VALÈRE

Mais l'autre est un rare bonheur,
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE

Eut-il fait avec lui périr le nom d'Horace ?

1095

VALÈRE

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

1100

LE VIEIL HORACE

Vous redoublez ma honte et ma confusion.

Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire

De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE

Quelle confusion, et quelle honte à vous

D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,

Qui fait triompher Rome, et lui gagne un Empire ?

À quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

1105

LE VIEIL HORACE

Quels honneurs, quel triomphe, et quel Empire enfin

Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE

Que parlez-vous ici d'Albe, et de sa victoire ?
Ignorez-vous encore la moitié de l'histoire ?

1110

LE VIEIL HORACE

Le combat par sa fuite n'est-il pas terminé ?

VALÈRE

Albe ainsi quelque temps se l'est imaginé,
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

1115

LE VIEIL HORACE

Quoi, Rome donc triomphe !

VALÈRE

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez,
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si dangereux,
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse,
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé,
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite.
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés,

1120

1125

1130

Il attend le premier et c'était votre gendre :
 L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
 En vain en l'attaquant fait paraître un grand coeur,
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire, 1135
 Elle crie au second qu'il secoure son frère,
 Il se hâte et s'épuise en efforts superflus,
 Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

Hélas !

VALÈRE

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place, 1140
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace,
 Son courage sans force est un débile appui,
 Voulant venger son frère il tombe auprès de lui.
 L'air résonne de cris qu'au ciel chacun envoie,
 Albe en jette d'angoisse et les Romains de joie. 1145
 Comme notre héros se voit près d'achever,
 C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :
 « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
 Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
 C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, » 1150
 Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.
 La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;
 L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
 Et comme une victime aux marches de l'autel,
 Il semblait présenter sa gorge au coup mortel, 1155
 Aussi le reçoit-il peu s'en faut sans défense,
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE

Ô mon fils, ô ma joie, ô l'honneur de nos jours !
Ô d'un État penchant l'inespéré secours !
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace ! 1160
Appui de ton pays, et gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'horreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ? 1165

VALÈRE

Vos caresses bientôt pourront se déployer,
Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain ce pompeux sacrifice
Que nous devons aux Dieux par un tel bénéfice.
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux 1170
Par des chants de victoire et par de simples vœux ;
C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie.
Mais cet office encore n'est pas assez pour lui,
Il y viendra lui-même et peut-être aujourd'hui, 1175
Cette belle action si puissamment le touche,
Qu'il vous veut rendre grâce, et de sa propre bouche,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup un si bon office.

SCÈNE III

Le Vieil Horace, Camille.

LE VIEIL HORACE

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs ; 1180
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ;
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux. 1185
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ;
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ; 1190
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ;
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage 1195
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Pendant étouffez cette lâche tristesse ;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse ;
Faites-vous voir sa soeur, et qu'en un même flanc 1200
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV

CAMILLE

Oui, je lui ferai voir, par d'inaffables marques,

Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
 Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
 Qu'un astre injurieux nous donne pour parents. 1205
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ;
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
 Impitoyable père, et par un juste effort
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses 1210
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
 Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte, 1215
 Asservie en esclave à plus d'événements,
 Et le piteux jouet de plus de changements ?
 Un oracle m'assure, un songe me travaille ;
 La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;
 Mon hymen se prépare, et presque en un moment 1220
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant ;
 Ce choix me désespère, et tous le désavouent ;
 La partie est rompue, et les dieux la renouent ;
 Rome semble vaincue, et seul des trois Albains,
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains. 1225
 Ô dieux ! Sentais-je alors des douleurs trop légères
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères,
 Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
 L'aimer encore sans crime et nourrir quelque espoir ?
 Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle 1230
 Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle :
 Son rival me l'apprend, et faisant à mes yeux
 D'un si triste succès le récit odieux,
 Il porte sur le front une allégresse ouverte,
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ; 1235
 Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,

Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
 Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
 On demande ma joie en un jour si funeste ;
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur, 1240
 Et baiser une main qui me perce le coeur.
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ;
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
 Et si l'on n'est barbare, on n'est point généreux. 1245
 Dégénérons, mon coeur, d'un si vertueux père ;
 Soyons indigne soeur d'un si généreux frère :
 C'est gloire de passer pour un coeur abattu,
 Quand la brutalité fait la haute vertu.
 Éclatez, mes douleurs : à quoi bon vous contraindre ? 1250
 Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?
 Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;
 Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect ;
 Offensez sa victoire, irritez sa colère,
 Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire. 1255
 Il vient : préparons-nous à montrer constamment
 Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V

Horace, Camille, Procule.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE

Ma soeur, voici le bras qui venge nos deux frères,
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
 Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras 1260
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux états ;

Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

1265

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épanché,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ;
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

1270

HORACE

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE

ô mon cher Curiace !

1275

HORACE

Ô d'une indigne soeur insupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton coeur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !

Ta bouche la demande, et ton coeur la respire ! 1280
 Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs ;
 Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées :
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien. 1285

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un coeur comme le tien ;
 Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort. 1290
 Ne cherche plus ta soeur où tu l'avais laissée ;
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui comme une furie attachée à tes pas,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes, 1295
 Qui veux que dans sa mort je trouve encore des charmes,
 Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
 Moi-même je le tue une seconde fois !
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Que tu tombes au point de me porter envie ; 1300
 Et toi, bientôt souiller par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE

Ô ciel ! Qui vit jamais une pareille rage !
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ? 1305
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant ! 1310
Rome qui t'a vu naître, et que ton coeur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encore mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie, 1315
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ! 1320
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir, 1325
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE (*mettant l'épée, à la main, et poursuivant sa soeur qui s'enfuit*)

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les enfers joindre ton Curiace.

CAMILLE (*blessée derrière le théâtre*)

Ah ! Traître !

HORACE

Ainsi reçoive un châtimement soudain 1330
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

SCÈNE VI

Horace, Procule.

PROCULE

Que venez-vous de faire ?

HORACE

Un acte de justice :
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

1335

HORACE

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma soeur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis :
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

1340

SCÈNE VII

Horace, Sabine, Procule.

SABINE

À quoi s'arrête ici ton illustre colère ? 1345
Viens voir mourir ta soeur dans les bras de ton père ;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
Ou si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces. 1350
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur ;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta soeur ;
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ;
Je soupire comme elle, et déplore mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois, 1355
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue :
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié. 1360
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse ; 1365
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ? 1370

Sois plus femme que soeur, et te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir, 1375
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;
Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine ;
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable soeur. 1380
Prenons part en public aux victoires publiques ;
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ? 1385
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte ;
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ? Ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?
Que Camille est heureuse ! Elle a pu te déplaire ; 1390
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié, si ta colère cesse ;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs, 1395
À punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice ;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe : tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux. 1400

HORACE

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles coeurs !
À quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu : ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

1405

SABINE

Ô colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce !
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

1410

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Le Vieil Horace, Horace.

LE VIEIL HORACE

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut 1415
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut.
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action. 1420
Je ne plains point Camille : elle était criminelle ;
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :
Moi, d'avoir mis au jour un coeur si peu romain ;
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ; 1425
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte :
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître ;

J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître. 1430
 Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
 S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
 Si ma main en devient honteuse et profanée,
 Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté 1435
 A si brutalement souillé la pureté.
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
 Qu'un père tel que vous se montre intéressé : 1440
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ; 1445
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
 Et ne les punit point, de peur de se punir.
 Je te vois d'un autre oeil que tu ne te regardes ;
 Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes. 1450

SCÈNE II

Tulle, Valère, Le Vieil Horace, Horace, troupe de Gardes.

LE VIEIL HORACE

Ah ! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
 Permettez qu'à genoux...

TULLE

Non, levez-vous, mon père :
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire. 1455
Un si rare service et si fort important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.
Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas, 1460
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que déjà votre âme étant trop résolue,
Ma consolation vous serait superflue ;
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur, 1465
Et que son trop d'amour pour la cause publique
Par ses mains à son père ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ;
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE

Sire, avec déplaisir, mais avec patience. 1470

TULLE

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède. 1475
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois 1480
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'état demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaiguez beaucoup ce qu'il vous faut punir ; 1485
Souffrez...

LE VIEIL HORACE

Quoi ? Qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

TULLE

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu.
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ; 1490
Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos coeurs jaloux de ses honneurs s'irritent ; 1495
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits le méritent ;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer :
Nous sommes tous encore prêts d'y contribuer ;
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable. 1500
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains :
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,
 Et les noeuds de l'hymen, durant nos bons destins, 1505
 Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
 Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
 N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
 Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
 Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs. 1510
 Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
 L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
 Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
 Qui ne pardonne pas à celui de sa soeur,
 Et ne peut excuser cette douleur pressante 1515
 Que la mort d'un amant jette au coeur d'une amante,
 Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
 Faisant triompher Rome, il se l'est asservie ;
 Il a sur nous un droit et de mort et de vie ; 1520
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
 Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;
 Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux 1525
 Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
 Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
 D'un frère si cruel rejaillir au visage :
 Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;
 Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir ; 1530
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
 Vous avez à demain remis le sacrifice :
 Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
 D'une main parricide acceptent de l'encens ?
 Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine ; 1535
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats

Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
 Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
 Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire, 1540
 Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
 Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;
 La suite en est à craindre, et la haine des cieux : 1545
 Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE

Défendez-vous, Horace.

HORACE

À quoi bon me défendre ?
 Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;
 Ce que vous en croyez me doit être une loi. 1550
 Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi,
 Et le plus innocent devient soudain coupable,
 Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.
 C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :
 Notre sang est son bien, il en peut disposer ; 1555
 Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
 Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
 Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir ;
 D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
 Je ne reproche point à l'ardeur de Valère 1560
 Qu'en amant de la soeur il accuse le frère :
 Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;
 Il demande ma mort, je la veux comme lui.
 Un seul point entre nous met cette différence,
 Que mon honneur par là cherche son assurance, 1565
 Et qu'à ce même but nous voulons arriver,

Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
 Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
 À montrer d'un grand coeur la vertu toute entière.
 Suivant l'occasion elle agit plus ou moins, 1570
 Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
 Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
 S'attache à son effet pour juger de sa force ;
 Il veut que ses dehors gardent un même cours,
 Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours : 1575
 Après une action pleine, haute, éclatante,
 Tout ce qui brille moins remplit mal son attente ;
 Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;
 Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
 Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille, 1580
 L'occasion est moindre, et la vertu pareille :
 Son injustice accable et détruit les grands noms ;
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;
 Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
 Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire. 1585
 Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
 Votre majesté, sire, a vu mes trois combats :
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
 Et que tout mon courage, après de si grands coups, 1590
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
 Si bien que pour laisser une illustre mémoire,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
 Encore la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu. 1595
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie ;
 Et ma main aurait su déjà m'en garantir ;
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir :
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ; 1600

C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
 Rome ne manque point de généreux guerriers ;
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;
 Que votre majesté désormais m'en dispense ;
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
 Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
 Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma soeur.

1605

SCÈNE III

Tulle, Valère, Le Vieil Horace, Horace, Sabine.

SABINE

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme
 Les douleurs d'une soeur, et celles d'une femme,
 Qui toute désolée, à vos sacrés genoux,
 Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
 Dérober un coupable au bras de la justice :
 Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
 Et punissez en moi ce noble criminel ;
 De mon sang malheureux expiez tout son crime ;
 Vous ne changerez point pour cela de victime :
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.
 Les noeuds de l'hyménée et son amour extrême
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
 Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ;
 La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
 Augmentera sa peine, et finira la mienne.
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.

1610

1615

1620

1625

Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
 De toute ma famille a la trame coupée !
 Et quelle impiété de haïr un époux 1630
 Pour avoir bien servi les siens, l'état et vous !
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
 Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas ; 1635
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
 Ma main peut me donner ce que je vous demande ;
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;
 Si je puis par mon sang apaiser la colère 1640
 Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
 Satisfaire en mourant aux mânes de sa soeur,
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

(À Sabine.)

(Au roi.)

(À Valère.)

(Au roi.)

(À Horace.)

LE VIEIL HORACE (au roi)

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
 Mes enfants avec lui conspirent contre un père : 1645
 Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
 Toi qui par des douleurs à ton devoir contraires,

Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
 Va plutôt consulter leurs mânes généreux ; 1650
 Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :
 Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
 Si quelque sentiment demeure après la vie,
 Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
 Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous ; 1655
 Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
 Sabine, sois leur soeur, suis ton devoir comme eux.
 Contre ce cher époux Valère en vain s'anime : 1660
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
 Et la louange est due, au lieu du châtement,
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
 De rage en leur trépas maudire la patrie, 1665
 Souhaiter à l'état un malheur infini,
 C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
 Le seul amour de Rome a sa main animée :
 Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
 Qu'ai-je dit, sire ? Il l'est, et ce bras paternel 1670
 L'aurait déjà puni s'il était criminel :
 J'aurais su mieux user de l'entière puissance
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
 J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
 À souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang. 1675
 C'est dont je ne veux point de témoin que Valère :
 Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
 Lorsqu'ignorant encore la moitié du combat,
 Je croyais que sa fuite avait trahi l'état.
 Qui le fait se charger des soins de ma famille ? 1680
 Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
 Et par quelle raison, dans son juste trépas,

Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
 On craint qu'après sa soeur il n'en maltraite d'autres !
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres, 1685
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
 Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront 1690
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
 Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
 Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ? 1695
 Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
 Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse, 1700
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
 Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces, 1705
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
 Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour, 1710
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
 Vous les préviendrez, sire ; et par un juste arrêt
 Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt. 1715
 Ce qu'il a fait pour elle, il peut encore le faire :

Il peut la garantir encore d'un sort contraire.
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ; 1720
 Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle :
 N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui ;
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.
 Horace, ne crois pas que le peuple stupide
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide : 1725
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit ;
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit ;
 Et ce qu'il contribue à notre renommée
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
 C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits, 1730
 À voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire ;
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
 Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux, 1735
 Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
 Et pour servir encore ton pays et ton roi.
 Sire, j'en ai trop dit ; mais l'affaire vous touche ; 1740
 Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE

Sire, permettez-moi...

TULLE

Valère, c'est assez :
 Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes, 1745

Et toutes vos raisons me sont encore présentes.
 Cette énorme action faite presque à nos yeux
 Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.
 Un premier mouvement qui produit un tel crime
 Ne saurait lui servir d'excuse légitime : 1750
 Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ;
 Et si nous les suivons, il est digne de mort.
 Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
 Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
 Vient de la même épée et part du même bras 1755
 Qui me fait aujourd'hui maître de deux états.
 Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
 Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
 Sans lui j'obéirais où je donne la loi,
 Et je serais sujet où je suis deux fois roi. 1760
 Assez de bons sujets dans toutes les provinces
 Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes ;
 Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
 Par d'illustres effets assurer leurs états ;
 Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes 1765
 Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
 De pareils serviteurs sont les forces des rois,
 Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
 Qu'elles se taisent donc ; que Rome dissimule
 Ce que dès sa naissance elle vit en Romule : 1770
 Elle peut bien souffrir en son libérateur
 Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
 Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :
 Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ;
 Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ; 1775
 D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
 Vis pour servir l'état ; vis, mais aime Valère :
 Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère ;
 Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,

Sans aucun sentiment résous-toi de le voir. 1780
 Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ;
 Chassez de ce grand coeur ces marques de faiblesse :
 C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
 La véritable soeur de ceux que vous pleurez.
 Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ; 1785
 Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
 Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
 Ne trouvaient les moyens de le purifier :
 Son père en prendra soin ; il lui sera facile
 D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille. 1790
 Je la plains ; et pour rendre à son sort rigoureux
 Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
 Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
 Achève le destin de son amant et d'elle,
 Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts, 1795
 En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

SCÈNE DERNIÈRE

JULIE

Camille, ainsi le ciel t'avait bien avertie
 Des tragiques succès qu'il t'avait préparés,
 Mais toujours du secret il cache une partie
 Aux esprits les plus nets, et les mieux éclairés, 1800
 Il semblait nous parler de ton proche hyménée,
 Il semblait tout promettre à tes vœux innocents,
 Et nous cachant ainsi ta mort inopinée
 Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.
 Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face, 1805
 Tes vœux sont exaucés, elles goûtent la paix,
 Et tu vas être unie avec ton Curiace

Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.